

Yves Garric

LA PIERRE DE L' ESPAGNOULAS

On disait comme ça, dans le pays, qu'il fallait s'en méfier. S'en méfier! Parce que c'était un étranger. Un Espagnol! Un Espagnol qui avait fait la guerre! La guerre d'Espagne!

Et quand on a fait la guerre d'Espagne, sacré nom d'une pipe, on reste en Espagne! Ou alors, quoi, ça n'a pas de sens! A moins, à moins qu'on vous ait mis dehors... hé!

Mais si on vous a mis dehors, y a bien une raison... Ben oui : on met pas les gens dehors, comme ça, sans motif sérieux. Y a que les bandits, qu'on met dehors de leur pays, pour les expédier à Cayenne, Biri-Bibi ou ailleurs. Les bandits, la racaille...

Donc, cet Espagnol-là... D'ailleurs, dans le pays on ne l'appelait pas l'Espagnol, comme un qui aurait eu la conscience tranquille. Non, on l'avait surnommé : l' "Espagnolas"... l'Espagnolas...

Valait mieux s'en méfier, de l'Espagnolas! Ouh la la... Valait mieux s'en méfier! Faut dire qu'à l'époque, on avait pas encore inventé les Arabes...

Bon... ouais d'accord... je m'en méfiais, moi, de l'Espagnolas, comme tout le monde... Je m'en suis méfié autant que j'ai pu. Mais figurez-vous... Moi, je sais pas comment je me débrouille... la racaille, ça m'a toujours attiré. Et là, qu'est-ce que vous voulez : la curiosité a été la plus forte.

Dites-moi, vous qui êtes si malin : quand vous avez sept ans, c'est à dire tout juste l'âge de raison, comment vous faites pour vous tenir longtemps à l'écart d'un type qui a une chemise américaine bleue, des biscotos comme des racines de chêne qui se gonflent à chaque coup de masse qu'il donne. Parce que, l'Espagnolas, toute la journée il cassait des pierres avec sa masse. Il avait ouvert une carrière, à trois kilomètres du village. Il était carrier. Si c'est pas un métier extraordinaire, ça! Et attendez : je ne vous ai pas tout dit. L'Espagnolas, il avait aussi une paire de lunettes grillagées! Parfaitement : des lunettes avec, à la place des verres, un grillage fin comme un garde-manger. Elles emprisonnaient son regard bleu comme un oiseau dans une cage.

"Ch'est pour qué les yeux ils ché chauvent pas lé matin quand y arrive et qu'ils voient tout lé tas dé pièdres qu'il mé faut taper déchou...". Version de l'Espagnolas...

Je crois bien que par la même occasion, ces lunettes le protégeaient aussi des éclats de caillou. En tout cas, moi, elles me paraissaient de la plus haute distinction. Au moins comme une combinaison de cosmonaute pour un gosse d'aujourd'hui. Et j'aurais fait n'importe quoi pour en avoir, des lunettes comme ça.

Mais en plus, l'Espagnolas, il tirait des mines! Il faisait des trous, dans le roc, comme s'il voulait traverser la Terre jusqu'en Amérique. Il y descendait des cartouches. Et puis : "Atténchion à la mina! Attenchion à la mina!" Boum! Boum! Les blocs volaient jusque sur la route.

Quel type, cet Espagnolas! Quel type!

Tout naturellement, un jour ma décision a été prise et bien prise : moi aussi, quand je serais grand, je serais carrier comme l'Espagnolas. Moi aussi, j'aurais ma carrière.

"Mas qué ché pas tout cha, qué ché tou vo una carrièra, qué té faut qué tou té la planté. E tou dé chuité chi tou vo qué la roca elle a lé temps dé poucher!", qu'il m'avait dit, l'Espagnolas quand je lui avais fait part de mon projet.

Ah ben oui... tiens, ça, j'y avais pas pensé... Mais si je voulais que ma carrière soit exploitable quand je serai grand, j'avais tout intérêt à ne pas trop tarder à la planter. Ca pousse pas si vite que ça, un rocher...

Au fait, comment ça se plante, une carrière?

"Qué yé té donnerai una piedra dé sémence quand ché chéra la chésou.", m'avait promis l'Espagnoulas, en me faisant jurer toutefois de ne pas planter ma carrière trop près de la sienne pour ne pas lui faire concurrence.

Et puis un jour il avait sorti en grand mystère de sa musette une belle pierre de la taille du poing, couleur rouille avec des traces argentées.

"Ché una piedra de la buena raça. Yé l'ai faite venir d'Espagne spécialement por toi!"

Et il m'avait expliqué comment la semer dans de la bonne terre bien meuble, à peu près à la même profondeur qu'une pomme de terre. Pas trop près surtout d'une maison, si je voulais pas qu' elle soit renversée par le futur rocher, ni trop près d'une route "chi tou no vo pas avoir d'ennoui avec Mochiou lo maire".

J'avais repéré dans un travers, assez loin du village, une terre en friche qui ne me paraissait appartenir à personne. Je lui ai confié ma pierre de semence. Et j'ai attendu qu'elle germe. J'imaginai qu'elle sortirait grosse d'abord comme une orange, puis comme un melon; qu'elle deviendrait comme une vache, comme une maison, comme un château, comme une montagne... J'ai attendu la fin du printemps, le début de l'été...

" Il té faut l'arroser davantage", m'a recommandé l'Espagnoulas.

Et puis il m'a suggéré de fumer ma pierre avec de la fiente de pigeon. Il m'a même conseillé d'y pisser dessus...

Le temps s'est écoulé. Les jours ont succédé aux jours, les saisons aux saisons... Peut-être que cette pierre là n'était pas bonne et que j'aurais dû tenter d'en semer une autre... Mais vous savez ce que c'est : on ne fait pas toujours ce qu'il faudrait. J'ai eu quelques occupations, aussi : l'école... Et puis, à la longue, j'ai perdu l'Espagnoulas de vue.

Et c'est comme ça que je suis passé à côté d'une grande carrière...

Mention d'auteur obligatoire.
Cette œuvre est protégée par la Société des Auteurs
et Compositeurs d'Art Dramatique.